

Christian Desseaux

raconté par William Fourtot

DORA

Le tunnel de la mort

1940-1945

Editions de l'Astronome

Je dédie mon histoire,
écrite par William Fourtot,
à tous mes camarades résistants
et à ceux qui ont disparu
dans les camps de la mort

Christian Desseaux

Prélude poétique
de
Jean Ferrat

Ils étaient vingt et cent ils étaient des milliers
Nus et maigres tremblants dans ces wagons plombs
qui déchiraient la nuit de leurs angles battants
Ils étaient des milliers ils étaient vingt et cent

Ils s'appelaient Jean Pierre Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus Jéhovah ou Vishnou
D'autres ne priaient pas mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux

Ils n'arrivaient pas tous à la fin des voyages
Ceux qui sont revenus peuvent ils être heureux
Ils essaient d'oublier étonnés qu'à leur âge
les veines de leurs bras soient devenues si blanches

U en

Préface

Il faut savoir gré à Christian Desseaux, déporté de la Résistance, d'avoir bien voulu confier à William Fourtot les souvenirs de son engagement, de son arrestation puis de sa déportation : chaque témoignage d'un survivant des camps de la mort est irremplaçable pour faire pièce aux odieuses initiatives révisionnistes de ceux qui, sans l'avouer - et peut-être dans certains cas sans se l'avouer - ont quelque raison de se faire les falsificateurs de l'Histoire... Par exemple, en atténuant systématiquement des données bien établies ou en cherchant à créer le doute sur des faits indéniables, voire en niant des réalités tristement avérées qui ont illustré toute l'horreur d'une idéologie d'avilissement et d'élimination d'hommes qui avaient le courage de s'opposer ou le malheur d'avoir des origines les désignant comme coupables du seul fait d'être nés...

Christian Desseaux, comme grand adolescent, aurait très bien pu donner priorité à la poursuite de sa scolarité et privilégier son avenir professionnel. Mais, jeté sur les routes de l'exode à 14 ans et confronté à l'humiliation de l'occupation de son pays, c'est en citoyen qu'il réagit : ni compromission, ni même résignation, seule l'action contre l'occupant - largement à l'insu de ses parents - devenait son horizon et sa raison de vivre.

Étant personnellement son cadet d'une bonne dizaine d'années, je n'ai pas d'autre ressource pour apprécier cet engagement que me

reporter à mes connaissances livresques sur la période commençant avec l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne. Et là, manifestement, pour un jeune Français, le refus de toute collaboration et l'engagement dans une démarche de résistance est, dès le début des années 40, d'autant plus méritoire que toutes les pesanteurs ambiantes jouaient - depuis une décennie - dans le sens d'un tragique aveuglement et sûrement pas dans celui d'un lucide courage !

Dès le début des années 30, le danger militaire est mal cerné. Que ce soit Charles de Gaulle et ses plaidoyers pour l'arme blindée, Pierre Cot et ses convictions tout à fait prémonitoires sur l'importance que prendrait l'aviation ou le général Étienne et ses préconisations de combiner avions et chars, aucun n'est entendu et les décisions prises ne peuvent au mieux que préparer à riposter à une guerre qui répéterait - en moyens et en stratégie - celle de l'été 1914...

La diplomatie, de son côté, se fourvoie tout autant et Munich est bien plus grave par l'esprit dont il témoigne que par les déclarations qui l'accompagnent. Le pacte germano-soviétique vient ensuite pour le moins créer les conditions d'un profond doute sur les rapports de force à venir. Mais à ces raisons de défaitisme et de découragement s'ajoutent - certainement - le délabrement de la notion même de droits de l'homme qui peut seul exprimer un dramatique silence devant les manifestations d'antisémitisme qui, non seulement trouvent un terrain réceptif dans de vastes couches de l'opinion française, mais n'émeuvent que de très faibles minorités.

Comment comprendre autrement le manque de réaction aux lois et décrets signés, dès l'automne 1940, par le chef de l'État français et établissant des discriminations dont on a vu par la suite les tragiques enseignements ? Les protestations d'autorités religieuses comme le cardinal Saliège, le pasteur Boegner ou les responsables du Grand Consistoire israélite devant les rafles de Juifs en France à la mi-1942 seraient-elles restées inaudibles du grand public s'il n'y avait eu une pesante surdité ambiante, largement majoritaire, sinon générale ?

C'est dans ce contexte qu'il s'est malgré tout trouvé des hommes pour n'entendre que leur conscience et mépriser les risques qu'ils prenaient pour leur propre vie. Sans eux seraient res-

Préface

tés sans échos ces appels au refus de la capitulation et de l'asservissement lancés dès juin 1940 par des personnalités aussi diverses que Jean Toulat, prêtre, Edmond Michelet, futur garde des Sceaux puis, bien sûr - le plus prestigieux auquel se rallièrent tous les autres - Charles de Gaulle, colonel de l'armée française.

Christian Desseaux fut sans doute parmi les plus jeunes des Français à se sentir concerné par ces appels, à choisir son camp, à se retrouver du côté de l'honneur, et à s'engager dans l'action au péril de sa vie. Tout l'enchaînement qui allait suivre : dénonciation, arrestation, brutalité des interrogatoires, horreur des convois vers l'Allemagne, atrocité de l'arrivée et de la vie dans le camp de Buchenwald, monstruosité des conditions de Dora, barbarie des exécutions, inhumanité des comportements et tourments multiples jusqu'aux ultimes affres de l'agonie de la puissance nazie... rien n'aura été épargné à Christian Desseaux !

Avant que le lecteur ne découvre avec la force de la vérité d'un témoignage ce que jamais des hommes n'avaient fait subir à des millions d'hommes, et cela à l'occasion de la guerre la plus meurtrière que l'humanité ait connu avec ses 55 ou 60 millions de morts, qu'il me soit permis de dire merci à Christian Desseaux et, à travers lui, à ces héros dont les rangs ont été tant décimés par les exécutions, les tortures, le travail de force, la faim, le manque de soins ou les soins mortifères, la vermine, le désespoir... Merci à Christian Desseaux d'avoir pris sur lui pour dire l'indicible - et à William Fourtot de nous l'avoir si bien restitué - afin qu'une chape de plomb ne vienne pas enfouir les plus sordides méfaits d'une véritable entreprise du meurtre au service d'une idéologie abjecte et hégémonique.

Accomplir son devoir d'homme avant d'avoir 20 ans, et 50 ans plus tard accomplir son devoir de mémoire pour que le temps ne fasse pas œuvre d'oubli mais œuvre d'histoire : Christian Desseaux, après avoir offert ses 18 ans à sa patrie, à ses valeurs et, en fait, à la

survie de la Liberté en Occident, offre ainsi aux jeunes générations un exemple de foi en l'homme et de foi en la valeur de tout homme. Sans doute y ajoute-t-il une clé pour comprendre - en dépit des lourdes réalités du présent et des inquiétudes du lendemain - ces mots d'Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix, disant à la jeunesse que « vivre sans passé est pire que vivre sans avenir »...

A handwritten signature in black ink, consisting of a series of fluid, connected strokes that form a stylized name.

Louis Besson

Avant-propos

La Seconde Guerre mondiale

Les récits de batailles ont bercé mon enfance ! Nous suivions la progression des troupes alliées en Normandie sur une vieille carte en noir et blanc grâce aux informations diffusées par la BBC depuis Londres. C'est cette histoire vécue en direct qui m'a permis, malgré mon jeune âge, de comprendre les événements qui ont secoué le monde de 1939 à 1945, auxquels je n'ai pu éviter de me référer en écrivant la vie de Christian Desseaux pendant la guerre. L'Histoire n'est-elle pas en définitive la somme des histoires individuelles ?

Mais ce qui est évident pour nous ne l'est pas forcément pour les jeunes générations à qui j'adresse ces quelques mots d'explication sur la Seconde Guerre mondiale. Tâche peu aisée pour qui n'est pas historien mais comme moi, simple autodidacte, craignant de n'avoir qu'une vision parcellaire et subjective du phénomène.

Au lendemain de la guerre de 1914-1918, l'Allemagne sombre dans une dépression économique qui favorise la montée en puissance d'Adolf Hitler et du parti nazi. Les « fauteurs de troubles » sont clairement désignés : les démocraties occidentales, l'Union soviétique, les Juifs, les communistes...

Le rêve d'hégémonie va bien au-delà d'un impérialisme simplement germanique. Le parti s'appuie ouvertement sur le mythe de la race supérieure : la race aryenne dont serait composé l'essentiel du peuple allemand. Après avoir accédé au pouvoir en 1933, Hitler fonde sa propre police, la SS, ouvre les premiers camps de

concentration (au début, c'était pour les Allemands) et se prépare militairement à la guerre. Il étend son empire à tout ce qui est germanique en annexant l'Autriche et la Tchécoslovaquie où résident trois millions de Sudètes de langue allemande. Il envahit la Pologne en 1939. L'invasion de la Pologne finit par déclencher la réaction des démocraties : la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Mais au lieu de foncer vers l'intérieur du Reich, comme la balance des forces en présence le permet peut-être encore, les troupes françaises s'arrêtent sitôt franchi le Rhin et attendent : c'est « la drôle de guerre ».

Ce répit permet à Hitler d'achever sa préparation ! En mai 1940, et alors qu'on les attendait en Alsace, les Panzers surgissent à la frontière belge, après avoir déferlé à travers la Hollande et la Belgique. En quelques semaines, ils sont à Paris. Un nouveau gouvernement est formé avec, à sa tête, le maréchal Pétain, qui prend acte de la défaite et demande l'armistice. La France est coupée en deux : la zone occupée au nord, la zone dite libre au sud.

Dans le cataclysme de la défaite, une voix s'élève contre le renoncement et l'abandon : « Ce conflit est mondial. La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre ». C'est la voix du Général de Gaulle qui lance son fameux appel du 18 juin 1940 aux Français.

De fait, la guerre continue. Dirigée par celui qu'on appelle le *Vieux Lion*, Winston Churchill, l'Angleterre résiste seule. L'Allemagne échoue dans sa tentative d'invasion des Îles Britanniques.

Le 22 juin 1941, Hitler envahit l'Union soviétique.

Après une série de victoires qui conduisent la Wehrmacht aux portes de Moscou, la plus grande bataille de l'histoire s'engage : Stalingrad ! La puissance du Reich est à son apogée. Avec ses alliés de l'Axe, l'Allemagne occupe toute l'Europe. Après des mois de siège, la Wehrmacht échoue pourtant devant Stalingrad. C'est le tournant de la guerre.

Comme l'avait prévu de Gaulle, le conflit devient mondial. En décembre 1941, après le désastre de Pearl Harbor, les États-Unis entrent en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne et de l'URSS. L'équilibre des forces se renverse au profit des Alliés.

La puissance de guerre américaine met à la disposition du monde libre le potentiel nécessaire à la reconquête des territoires perdus et à l'anéantissement de l'Allemagne et de son allié : le Japon.

Le 6 juin 1944, pendant que les troupes russes continuent d'avancer sur le front de l'est, les Anglo-Américains débarquent en Normandie. Ils libèrent la France et portent la guerre chez l'ennemi. Le 26 avril 1945, ils font leur jonction avec les Soviétiques sur l'Elbe. Coupée en deux, l'Allemagne nazie capitule le 8 mai 1945.

La guerre s'achève également, quelques mois plus tard, en Extrême-Orient, après que les États-Unis aient lancé sur Hiroshima la première bombe atomique de l'Histoire.

Qu'est-ce que la guerre de 1939-45 ?

Une guerre mondiale ? Oui. Un bouleversement planétaire ? Sans aucun doute. 60 millions de morts ! Pourtant ce n'est pas la première fois que les hommes en découlent. Tout le monde a en mémoire la Grande Guerre et ses 9 millions de morts. Mais ce qu'il y a de spécifique et d'unique à la fois, dans le deuxième conflit mondial, c'est que ce n'est pas seulement une guerre stratégique, une guerre entre nations pour la prépondérance et la puissance, c'est au fond une guerre contre l'homme lui-même, une bataille pour faire triompher le mal d'une idéologie perverse : il existe une race supérieure qui doit dominer les autres.

C'est « le Reich pour mille ans » !

Des nations entières, notamment à l'est, doivent être rayées de la carte. Pour réaliser leur dessein, les SS mettent en place un système concentrationnaire symbolisé par Auschwitz où le crime est institutionnalisé et porté à l'échelle industrielle. Des millions

d'êtres humains sont massacrés dans les chambres à gaz, lesquelles communiquent avec des fours crématoires où ils sont immédiatement incinérés.

Mais l'Allemagne nazie n'a pas que des ennemis de race. Tous ceux qui résistent subissent un sort comparable aux Juifs, avec cette différence toutefois, qu'ils sont jeunes pour la plupart et qu'il convient, avant de les envoyer à la mort, d'en extraire la force de travail. Beaucoup de résistants sont déportés à Dora. À la différence d'Auschwitz ou de Treblinka où la mort est immédiate, Dora est un camp de travail où les déportés assurent la construction du V2, l'arme absolue qui doit en fin de compte renverser l'équilibre des forces et faire triompher l'Allemagne. La fusée A4 qui équipe les V2 jetés sur l'Angleterre est l'œuvre du savant nazi Von Braun.

En mai 1945, Von Braun est récupéré par les Américains qui le mettent au service de la NASA et de leur projet spatial. La fusée Saturne, qui a emmené en juillet 1969 les Américains sur la lune, a été conçue par lui.

Bien peu dans le grand public savent, puisque cela leur a été caché, que les sauts légers et harmonieux de Neil Armstrong accomplis en 1969 dans l'apesanteur du sol lunaire avaient pour origine le rêve fou des nazis de soumettre le monde, et la mort et la souffrance à Dora de 90 000 résistants-déportés, principalement des Français.

William FOURTOT

I

Le refus

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années
Pierre Corneille

Un soldat anglais casqué est accoudé au bar, le regard fixé sur le comptoir des apéritifs. Christian s'avance pour lui parler, pas de réponse. Il s'approche. L'homme est mort !

Une panique sans précédent s'est emparée de la France. La Troisième République s'effondre, tandis que se lancent sur les routes, des centaines de milliers de réfugiés qui fuient l'envahisseur. Des colonnes entières de familles poussant des chariots, des femmes, des vieillards, des enfants, des malades marchent obscurément en direction de Lille et Dunkerque, persuadés en se repliant vers l'arrière que l'armée française parviendra à stopper la percée fulgurante des unités allemandes.

Christian Desseaux habite à Compiègne. Son père est officier d'active. Dès la drôle de guerre, il a été envoyé à Toul. Avant de partir, il a cru mettre ses enfants en sécurité en les plaçant dans une ferme des environs de Lille. Las ! Dès l'ordre d'évacuation donné, voilà Christian jeté en compagnie de son frère sur les routes de l'exode. Il a 14 ans.

À pied, à bicyclette, les civils qui s'enfuient, les militaires en déroute, les soldats anglais qui tentent de gagner Dunkerque, for-

ment d'interminables queues étirées sur les routes du nord, essayant d'échapper aux raids en piqué des *stukas* de la Luftwaffe qui déclenchent sur elles, dans le fracas des sirènes, un déluge de fer et de feu. Tout le monde court, tout le monde se sauve. Un jour, Christian se retourne, il n'y a plus personne derrière lui. Il a perdu son frère. À force de marcher tous les jours, il arrive à Dunkerque.

Pour empêcher les troupes alliées de regagner l'Angleterre, les Allemands ont déclenché sur Dunkerque un formidable tir de barrage. Tout est déjà détruit que l'aviation et l'artillerie continuent de pilonner la ville et les installations portuaires. Christian assiste à l'horreur, en même temps que tout son être se révolte contre la stupidité d'un ordre d'évacuation donné dans une direction qu'il aurait fallu précisément éviter. Que faire à présent ? Il pense à sa grand-mère qui n'a pas voulu quitter sa maison. Elle en est à sa troisième guerre, après 1870 et 1914. Mais elle ne s'est jamais sauvée. La fuite est inutile, disait-elle non sans humour puisque, après être parti, il faudra revenir. Tandis qu'il erre dans les ruines fumantes de la ville, en quête de nourriture, il est avisé par les servants d'une batterie française dont l'un d'eux dit : « Ne reste pas là, tu vas te faire tuer, il faut partir en Angleterre ».

Il s'approche d'un navire qui doit appareiller le lendemain pour la Grande-Bretagne. Il lève la main pour partir mais le bateau est coulé le soir même. L'absurdité de la situation n'échappe pas à cet enfant qui commence à réaliser qu'il aurait peut-être mieux fait de rester à Lille. Impossible de partir en Angleterre. Continuer à marcher vers le nord ? Vers la Belgique ? C'est à coup sûr tomber aux mains des Allemands. Christian n'a d'autre solution que d'attendre. Il a récupéré un vieux sac à dos de l'armée anglaise. Il trouve une épicerie où il va le remplir de biscuits et de chocolat. Un peu plus loin, il aperçoit un bar où il espère se désaltérer. Le bar est ouvert. Il entre. Il y a un soldat anglais casqué, accoudé au comptoir. Christian s'approche. Stupeur, le soldat est mort. Soufflé par un obus, il a été étranglé par sa jugulaire. Une vision qui le marquera pour longtemps.

Les jours passent. Les *panzerdivisions* massées à 15 kilomètres de la ville n'ont toujours pas fait leur entrée. Cette passivité relative du haut commandement allemand qui étonne aujourd'hui les historiens permet à la Royal Navy de rembarquer vers l'Angleterre plus de 300 000 hommes. Elle offre aussi à la garnison de Dunkerque et à la population qui se terre dans les abris, un ultime sursis avant le déferlement des chars ennemis. Christian en profite pour gagner une ferme des environs où sont soignés des soldats britanniques blessés. Mais cette fois ça y est, les Allemands arrivent ! Ils font irruption dans la cour de la ferme avec des automitrailleuses et des motos. Christian n'en revient pas de voir en chair et en os, ces soldats vert-de-gris, précédés d'une réputation de férocité et de cruauté qui est sans doute pour une bonne part dans la débâcle et la fuite des populations civiles. Ils sortent de leurs véhicules en hurlant. Blessés ou bien portants, tous les soldats anglais sont emmenés et faits prisonniers. Tout s'est passé très vite. Les Allemands repartent, laissant place à un calme relatif.

Christian va rester quelque temps encore dans la ferme. Il n'est pas bien long à retrouver son âme d'enfant. Il est curieux de tout. Échappant pour un temps à la stupidité des hommes et aux horreurs de la guerre, il s'adonne à des joies toutes simples : il observe les animaux sauvages et domestiques, il boit du lait, va pêcher les grenouilles dans une mare et les fait cuire au feu de bois pour se nourrir... il est heureux. Pas pour longtemps.

Chassé de la ferme par les occupants rentrés d'exode, il se remet à vagabonder sur les routes. Il se dirige par hasard vers une gare de triage où il aperçoit un wagon rempli de vélos hollandais. Découverte providentielle. Il s'empare d'un vélo.

Un fol espoir germe aussitôt dans sa tête. « Je vais peut-être pouvoir rentrer à la maison » se dit-il. Pourquoi pas, mais que d'obstacles et que de risques ! Les Allemands sont partout désormais, mélangés avec les débris de l'armée française qui font leur reddition, des réfugiés belges, des civils hollandais en vélo qui se

sauvent eux aussi... c'est le chaos. Lille n'est qu'une étape. Christian continue vers le sud. À peine croyable : il tombe sur des gendarmes français qui lui demandent ses papiers. Il n'a pas de papiers. Les gendarmes l'emmènent au poste. À ce moment-là, on parle beaucoup de la cinquième colonne.

- Vous me prenez pour un espion ? dit-il aux gendarmes.

Malgré son air juvénile, il a toutes les peines du monde à convaincre les pandores qu'aucun malheur supplémentaire, par rapport à ce qui existe déjà, n'arrivera de son fait ! Et de repartir... et de rouler... de rouler... jusqu'à ce qu'un jour il arrive à Compiègne.

Compiègne est à moitié détruite. On voit des maisons qui brûlent, des pans de mur qui s'effondrent, des cadavres de vaches et de chevaux qui gisent sur le sol, des poules, des canards, parfois même des cochons qui courent dans les rues. Les protéines sont rares, pas de boulangerie, plus de commerces, beaucoup de gallinacés en fuite terminent leur évasion dans l'assiette d'un voisin. Un habitant de Compiègne, qui espérait sans doute passer inaperçu, traverse toute la ville à la tombée de la nuit avec un cochon hurlant sur son porte-bagages ! Compiègne occupée, la guerre est finie et les gens commencent à rentrer. Christian veut regagner le domicile paternel. La maison est occupée par les Allemands qui lui disent :

- Tu n'es pas chez toi ici, va-t-en !

Avant de partir, il a le temps de voir, le cœur serré, que les *Fritz* ont brisé les épées et toute la panoplie d'armes que son père, un ancien des Dardanelles, entretenait jalousement. Il va s'installer chez sa grand-mère.

Christian va avoir 15 ans. L'exode l'a marqué, mûri, mais lui a aussi appris la débrouille. L'école, c'est terminé. Il s'interroge sur son devenir. Faire des projets ? Impossible, tout se conjugue au présent. On vit au jour le jour. La gare de Compiègne a été détruite, mais les Allemands ont tôt fait de réparer les voies. Les trains circulent à nouveau. Christian voit revenir les réfugiés dont certains

ont bien du mal à soulever leurs bagages. Tout de suite, il comprend qu'il y a là un moyen de gagner quelques sous, en même temps qu'il se rendra utile auprès de ces infortunés. Il récupère deux roues de vélo, quelques planches, fabrique une remorque et s'en vient proposer aux voyageurs l'acheminement de leurs valises jusqu'à leur domicile. C'est comme ça qu'un jour il voit descendre du train, avec son épouse, un monsieur fort distingué, de grande taille, avec des cheveux blancs, c'est son père.

René Desseaux

Ils ne se sont pas revus depuis la mobilisation. Mais les retrouvailles sont froides. Visiblement, René Desseaux n'est pas enchanté de trouver son fils en train de faire le porteur à la gare de Compiègne.

« De toute façon, on n'a jamais couru pour se sauter au cou, dira plus tard Christian. C'était vraiment l'officier, discipliné, pas le droit de siffler, pas le droit de mettre les mains dans les poches... ».

En fait, les relations père/fils sont revêtues d'une grande pudeur. Des relations d'homme à homme, avec d'autant moins d'effusion et de mièvrerie qu'on s'aime et qu'on se respecte.

« J'ai seulement vu pleurer mon père le jour où j'ai été embarqué par la Gestapo. Parce qu'il a réalisé, ce jour-là, que son fils avait fait des trucs importants dans la Résistance, sans que lui soit au courant ».

Colonel dans l'armée française, René Desseaux a cette grandeur un peu rigide et cette pudeur réductrice propres aux hommes du début de ce siècle. Aujourd'hui où tout doit être *soft* et faussement démocratique, on dirait qu'il est borné, intolérant, à la limite fasciste. Décoré au front - « C'était un grand guerrier » (Christian) - un de ces esprits forts dont le pays a eu tant besoin durant la guerre de 1914 et qui font si cruellement défaut en 1939-40, dans une France avachie, minée et désarmée par les querelles politiques. On ne s'étonnera pas par conséquent qu'il ait été pétaï-

niste au début. Pétain est non seulement le héros de Verdun, mais il a été investi par le parlement et à défaut de légitimité, il incarne du moins la légalité. Or, René Desseaux est légaliste. C'est après avoir été détaché à Riom, où sont emprisonnés Blum, Daladier et les principaux hommes politiques français qu'il réalise la trahison des nouveaux dirigeants, avant même que ces derniers ne s'engagent dans une politique de collaboration ouverte avec l'Allemagne.

René Desseaux n'appartiendra par la suite à aucun réseau. Il se contentera de faire ce qu'on a parfois appelé de la résistance passive. Gardien d'un dépôt où sont entreposées les armes réquisitionnées, il livre à la Résistance, au péril de sa vie, des fusils, des mitraillettes, des cartouches, des revolvers en quantités considérables. Des actes restés dans l'ombre, qui n'ont valu à leur auteur ni citations, ni décorations. Comme ces ouvriers français de l'armement qui mettaient du sable fin dans les douilles d'obus au lieu de mettre de la poudre. Ou ces livraisons de produits manufacturés, sabotés avant d'être expédiés en Allemagne. On ne parle jamais que des actions de commandos. Mis bout à bout, de quel poids ont pesé dans la lutte contre l'occupant, les actes d'indiscipline et de sabotage industriel, la bienveillance et la complicité d'une multitude d'agents dans le cadre de leurs fonctions ? La résistance n'est-elle pas d'abord un état d'esprit, une force d'inertie ? Avant d'entrer dans le réseau Buckmaster, Christian a lui-même recours à des actes de résistance passive qui ôtent aux Allemands bien des potentialités. Quand il est requis à plusieurs reprises pour décharger des wagons de pommes de terre, il s'arrange toujours pour faire passer la moitié des sacs sur la voie publique où ils sont récupérés par une population affamée.

D'où lui est venu cet esprit de résistance ? Avant la guerre, il n'y avait pas la télévision. C'était René Desseaux, le père, qui prenait la parole le soir à la veillée : la guerre de 1914, Verdun, le Monténégro, les Dardanelles...

« J'avais tellement entendu mon père parler de la Patrie que *La Marseillaise* me figeait et que je ne pouvais supporter la présence de troupes étrangères sur le sol français ».

Mais il n'est pas le seul que la forte personnalité du père et son esprit de corps ont marqué. Aucun de ses frères n'est resté inactif pendant la guerre. L'un était pilote de chasse, l'autre s'était engagé dans la légion étrangère, le troisième fut un grand résistant, comme lui.

Les petits boulots à la gare de Compiègne n'ont qu'un temps, celui de la débâcle. Puis la France entre dans les années noires de l'occupation. Au vacarme des chars et des canons succèdent l'oppression, la répression sourde, les privations... Des peuples ont été privés de liberté mais mangeaient à leur faim. La France du début des années 40 cumule tous les malheurs. Les cartes d'alimentation font leur apparition, et avec elles l'inévitable cortège des magouilles, trafics et marchés parallèles. Les Allemands ont quitté la maison paternelle. Christian revient s'installer avec son père et sa belle-mère. Il ne fait pas grand-chose. Il aide vaguement son père reconverti dans les meubles anciens. Il retape des sommiers. Ils sont une bande de copains de son âge à ne savoir trop que devenir. Ceux qui ne veulent pas jouer le jeu, s'intégrer dans la nouvelle France, muselée et corrompue, n'ont d'autre choix que végéter ou résister. Pour lui le choix est clair : nuire à l'Allemand, même si au début ses actes ne s'inscrivent dans aucune stratégie ni organisation. Mais il doit compter avec la réquisition.

« À tout moment, les parents recevaient des ordres pour que nous nous rendions à tel endroit ». C'est l'époque du fameux *retour à la terre*. « Nous, on y allait, car on ne pouvait pas faire autrement, dans un sens cela nous arrangeait, comme ça on voyait ce que faisaient les Allemands ».

À partir de 1941, les gens s'organisent. Les *tickets* leur garantissent à peine de quoi éviter la famine. Alors, ils vont *au ravitaillement*, comme on disait à l'époque.

« Moi à cette période-là, j'ai fait des kilomètres en vélo pour ramener des pommes de terre. Je me rappelle, j'ai fait 35 kilomètres avec un vélo lourd, mon père m'avait dit, tiens, tu vas chez un ami que j'ai là-bas, il a des patates, il peut pas les transporter, tu mets ça sur ton vélo, et je me suis retrouvé avec un gros sac de patates, avec la peur de me faire arrêter par les gendarmes ou bien les Allemands ».

Compiègne

C'est que Compiègne et sa région grouillent d'Allemands. La Résistance aura beaucoup de mal à s'y implanter. À côté d'autres villes ou d'autres secteurs où la présence allemande est plus discrète, voire inexistante, Compiègne et sa forêt, pour bien des raisons, stratégiques, géographiques, topographiques et historiques, est une place forte, littéralement quadrillée par un ennemi nombreux, coriace, agressif, surarmé. C'est la France des châteaux, des grandes propriétés, des ducs, des barons et des comtes, la très belle et très ancienne France, déjà rassemblée il y a plus de mille ans autour des premiers capétiens. Les nationalistes allemands ont-ils quant à eux, la nostalgie du temps de Charlemagne où la France et l'Allemagne n'étaient qu'une ? Peut-être, mais la rancœur ne va pas chercher aussi loin. Ils n'ont tout simplement pas digéré l'armistice de 1918. Hitler, et ce sera sa vengeance, exige que les généraux français viennent signer la reddition de la France, le 22 juin 1940, dans une clairière de la Forêt de Compiègne, à Rethondes, là où les Allemands avaient eux-mêmes paraphé leur défaite 22 ans auparavant. Mais Compiègne, c'est aussi l'État-Major de la Luftwaffe, pas loin de la Manche, pour pouvoir surveiller et diriger les opérations contre l'Angleterre. Compiègne, c'est enfin le camp d'internement de Royallieu où transitent et sont rassemblés les malheureux, condamnés à la déportation. Visiblement, les Allemands ne sont pas ici en touristes. Il faudra la témérité et parfois l'inconscience de jeunes gens comme Christian Desseaux pour oser défier pareil adversaire.

Arrêtons-nous à l'instant où Hitler et les dignitaires du régime nazi sont réunis avec les plénipotentiaires français pour signer la capitulation, ce 22 juin 1940. À l'issue de la rencontre dans le wagon-restaurant de Rethondes, le même qu'en 1918 et avant de regagner l'Allemagne, Hitler revient à Compiègne. Ce qu'il en reste est incendié, à la main ou au lance-flammes, pour que le *Führer* puisse jouir pleinement de la victoire dans une ville détruite et contempler le spectacle.

« Tel un empereur romain, il veut jouir de son triomphe. Installé au balcon du pan coupé du 4^e étage d'un grand immeuble construit sur un des ponts les plus élevés de la ville, au 47 de la rue Saint-Lazare, le Néron moderne savoure avec joie l'incendie gigantesque qui réduit en cendres le centre commercial, dans un immense brasier... » (André Poirmeur, Compiègne 1939-45, Éditions Poirmeur, Compiègne).

« Il y avait, à l'extrémité de l'avenue Saint-Lazare à Compiègne, un superbe grand immeuble. Je me rappelle, Hitler était en haut, au balcon. Ils venaient de mettre le feu à la ville. Il regardait Compiègne brûler. C'est pour ça que pour nous, c'était une ville marquée par beaucoup de choses. L'Allemand qui vivait là, c'était l'apothéose pour lui, la ville la plus intéressante par l'histoire qu'il venait de conquérir. Alors c'est pour ça qu'ils y ont mis le feu, qu'ils l'ont détruite et tout » (Christian).

À Rethondes, le site est marqué d'une dalle où l'on peut voir Hitler qui esquisse un pas de danse, après la défaite de la France. Un geste lourd de signification sur les malheurs qui attendent l'Europe occupée. Mais peu songent à résister. Les Français sont patriotes ? Allons donc. Quatre-vingt-dix pour cent de l'opinion est pour Pétain en 1940-41. Pas parce qu'ils n'aiment pas la France. Parce qu'on est suiviste. On ne veut pas d'ennuis. La tranquillité individuelle n'a pas de prix. Christian Desseaux n'est pas de ces gens courbés et opportunistes qui prennent la direction du vent. À 14 ans, il est peu probable qu'il ait entendu l'appel du 18 juin. Qu'à cela ne tienne. Il est résistant par nature. C'est quelqu'un qui pense et qui a une conscience.

« Les boches en France, c'est pas gratuit, dit-il. Un jour, ils partiront, en attendant, il faut se dresser pour faire en sorte qu'ils ne puissent pas profiter de nous ».

Aux âmes bien nées...

15 ans est l'âge où s'amuser tout seul ne suffit plus, dirait le poète. Mais il n'y a plus d'âge tendre, en ces années de guerre où, comme Christian, surtout à cause de son équipée dunkerquoise, on est passé sans transition de l'enfance à la maturité. L'éveil précoce d'une conscience patriotique et l'intérêt qu'il porte dès son plus jeune âge à la chose publique ne l'empêchent pas de faire la cour aux filles, mais avant tout il veut en découdre avec cet ennemi héréditaire dont c'est la troisième agression contre son pays, en moins d'un siècle.

À l'inverse de beaucoup d'adultes dont il ne cessera de dénoncer l'attitude perfide vis-à-vis des jeunes, considérés comme quantité négligeable alors qu'au contraire leur fougue les conduisait à accomplir des actes tout aussi courageux, Christian n'attendra pas Stalingrad, encore moins le 6 juin 1944, pour entrer en Résistance. C'est tout de suite. Mais on ne décide pas du jour au lendemain de devenir résistant. Il ne suffit pas de frapper à la porte ; surtout les premiers temps. Ceux qui sont admis dans le sérail sont connus depuis longtemps pour leurs opinions, souvent aussi pour des coups de main accomplis individuellement et ponctuellement. Christian sort quant à lui de l'enfance, seulement pétri, grâce à son éducation, d'amour et de respect pour la patrie. Alors il faut qu'il fasse ses classes, avant d'être reconnu par ses aînés. Et puis surtout savoir garder le silence !

Ce ne sont pas tout de suite des actes guerriers. Au début, c'est du harcèlement. « Il faut que l'Allemand soit sans cesse sur ses gardes, qu'il ne se sente nulle part en sécurité ». Christian rentre dans un café. À l'intérieur, il y a des Allemands. Quand ils ont le dos tourné, il leur dérobe leurs capotes, leurs calots, parfois même

leurs ceinturons et leurs armes. Il cache tout ça chez son père. C'est risqué, n'empêche, ces uniformes auront un jour leur utilité, quand il s'agira de se déguiser en soldat allemand pour détourner un camion de denrées.

Christian croise des soldats allemands. Sans savoir s'ils comprennent le français, il dit à haute voix : « Tiens, voilà les sales boches qui passent ! » et il disparaît. Il joue ainsi à cache-cache sans arrêt avec l'occupant. Heureusement, il passe plus pour une petite frappe que véritablement pour un opposant au régime ou un ennemi déclaré des Allemands. Tout de même, trop c'est trop, son père finit par recevoir un avertissement des gendarmes qui lui ordonnent de calmer les ardeurs de son fils. Et comme rien n'y fait, René Desseaux est convoqué à la gendarmerie où, cette fois, il est directement menacé de sanction si son petit voyou de gosse continue à narguer les Allemands. Cette fois-là d'ailleurs, il ne doit qu'à sa qualité d'élu local de n'être pas gardé à vue dans les locaux de la gendarmerie. Le père a peur. Il a peur que son fils ait des ennuis. Il le sermonne. En vain. On voit fleurir sur les murs de Compiègne, sur le pavé des rues et sur les panneaux de signalisation, le fameux V de la victoire. C'est l'emblème de Churchill qui fait un V avec ses bras tendus, à chaque apparition en public. Plus tard, le V reçoit en son centre, une croix de Lorraine. Parce qu'un Français nommé de Gaulle, bien peu entouré au début, a dit non à la capitulation. Mais c'est toujours Christian et ses camarades patriotes qui se lèvent la nuit pour répandre partout des inscriptions au goudron ou à la peinture. Quand les murs prennent la parole, c'est pour dire, pas seulement à Compiègne, mais dans toute la France : « On les aura ! ».

Les soldats allemands se déplacent beaucoup à bicyclette. Malheur à ceux qui laissent traîner leur vélo, mais on s'en prend maintenant aux véhicules de combat, on sabote les camions, on crève les pneus des voitures. Christian finit par se faire repérer. Un jour, il est arrêté par la police. Il ne faisait pourtant rien de répréhensible mais, « On te connaît » lui dit un policier. « Viens avec nous ». Il est emmené au poste. Manœuvre d'intimidation ? Il est relâché, grâce sans doute à son âge.

On imagine mal aujourd'hui que des résistants aient pu vivre, au fond, comme on vit en temps de paix. Ils vont, ils viennent, ils ont leurs soucis comme tout le monde, leurs préoccupations quotidiennes, simplement, un coin de leur pensée, une partie plus ou moins importante de leur temps se déroule et appartient à la clandestinité. Le reste du temps, ils travaillent, ils sont heureux, malheureux, ils sont malades, ils souffrent, ils s'amuse, ils aiment... quoi de plus normal ? À part la phobie de l'Allemand et sa compassion pour le pays occupé, Christian aime la vie. Il aime danser, le jazz mais aussi le tango, il sort avec des copines, il prend le temps de s'amuser, comme si tout était normal. Tout en se méfiant. Quand il sort avec une fille, il se garde de tout propos qui donnerait à penser qu'il est anti-allemand.

Les jours, les semaines, les mois passent. La France s'enfonce dans la torpeur. Il ne se passe plus rien, excepté les séquelles de l'occupation : règlements de compte, dénonciations, délation, arrestations, propagande, STO et j'en passe... Plus d'émulation, plus de concurrence, plus de progrès. L'économie française est ruinée. Le peu qu'elle arrive encore à produire, sous la chape du corporatisme, c'est pour l'Allemagne, pour réparer le soi-disant préjudice causé au grand Reich. Quant aux journaux et à la radio, ils ont été réduits au silence. Des censeurs nommés par Vichy filtrent chaque information. On chante, sur l'air de *La Cucaracha* : « Radio Paris ment... Radio Paris ment... Radio Paris est Allemand ! ». C'est pour cela que le premier grand revers de l'Allemagne passe à peu près inaperçu. Elle vient de perdre la bataille d'Angleterre. L'artisan de cette victoire on le sait, c'est la Royal Air Force. Mais les Anglais ont eu à faire face également à une tentative de débarquement de la part des Allemands. Pour empêcher ces derniers de prendre pied sur les Îles Britanniques, ce qui eût signifié la victoire définitive du Reich, ils ont enflammé la mer du Nord, après y avoir répandu des nappes de pétrole. À Compiègne où les Allemands ont installé un important centre hospitalier militaire, on voit arriver les grands brûlés de la Wehrmacht et de la Kriegsmarine. Le bruit court que

les Allemands ont tenté de débarquer en Angleterre et qu'ils ont échoué.

Sur place, la Résistance s'organise. Christian n'appartient pas encore franchement au mouvement, mais il continue avec ses camarades, ses actions de harcèlement. Il est souvent debout la nuit, dort le jour. Ce qui ne laisse pas d'inquiéter de plus en plus son père. Par une nuit de janvier 1943, ils sont trois à rôder dans les parages d'une fabrique d'alimentation, sur les bords de l'Oise. Une sentinelle allemande fait les cent pas, l'arme à la bretelle. Christian et ses copains l'aperçoivent. Ils ignorent si elle est là pour garder l'usine ou si elle est un élément avancé de la surveillance du camp d'internement de Royallieu, situé tout près d'ici. Qu'importe, les trois s'avancent à pas feutrés jusque vers la sentinelle qui marche sur l'étroit chemin de halage qui surplombe le fleuve. Brusquement, sans que l'homme ait eu le temps de prononcer un mot, il est projeté dans les eaux glacées du fleuve. Il coule à pic, sans avoir pu émettre un son. Christian redoute qu'une autre sentinelle n'ait entendu le plouf. Mais tout redevient calme. Les trois se séparent et regagnent un par un le centre de Compiègne.

Plus anodine sans doute est l'histoire suivante, qui n'en est pas moins relatée le lendemain dans la presse locale. À Compiègne, une boîte avec des femmes est connue pour servir de gîte aux officiers de la Wehrmacht qui viennent y faire leurs agapes. Le propriétaire élève des lapins qui sont tués pour être servis à ses chers clients. Dès qu'il l'apprend, Christian vient avec ses amis, au beau milieu de la nuit. Les clapiers sont dehors. Ils mettent les lapins dans des sacs et les lâchent à travers Compiègne. Les lapins n'auront pas le temps de périr de vieillesse, pourtant la Résistance dérange, elle n'est pas aimée parmi la population. Car les Allemands font des représailles. Pour chaque Allemand abattu, des otages pris au hasard sont sortis de prison et fusillés sur le champ.

Table des matières

Prélude poétique de Jean Ferrat	9
Préface de Louis Besson	11
Avant-propos de William Fourtot	15
I. Le refus	19
II. La Résistance	33
III. La trahison	45
IV. L'enfermement	65
V. La descente aux enfers	109
<u>Illustrations</u>	129
David Olère. Un peintre au <i>Sonderkommando</i> à Auschwitz	
Compiègne	
Buchenwald	
Camp de Dora	
Tunnel de Dora	
Ravensbrück	
VI. L'initiation	155
VII. Dora ou les noces du diable	165
VIII. Si Dora m'était conté	189
IX. La marche de la mort	245
X. La solution finale	263
Courrier d'André Pons Chef du réseau Jean-Marie Buckmaster	279
Jacques Deflers - Réseau Jean-Marie Buckmaster	281